

# Royaumont au XIX<sup>e</sup> siècle

Au nord de Paris, tout à côté de Chantilly, l'abbaye royale de Royaumont fondée par Blanche de Castille et son fils, le futur Saint Louis, a connu différentes métamorphoses depuis l'achèvement de sa construction en 1235. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pendant la Révolution, elle a été vendue comme bien national. Sous l'impulsion du marquis de Travanet puis de Joseph van der Mersch, elle devint entre 1791 et 1864 une usine textile importante avec différentes fonctions (filature-tissage du coton, blanchisserie de toiles, impression sur étoffes de laine et de soie). Vers 1830, ce petit centre industriel où logeaient des centaines d'ouvriers, cohabita au sein de l'abbaye avec une haute société parisienne venue développer des activités artistiques et de loisir dans une villégiature où se mêlaient ruines, bâtiments convertis en ateliers et palais abbatial. Cette quête des plaisirs champêtres a été favorisée par le développement des transports et l'arrivée du chemin de fer en 1846. Après 1864 le bâtiment retrouva une vocation religieuse avec l'installation de deux congrégations : les Oblats de Marie-Immaculée puis les Sœurs de La Sainte-Famille de Bordeaux et connut une transformation architecturale de grande envergure sous la direction de l'architecte Louis Vernier. Le livre apporte, grâce aux études et documents inédits, un éclairage très précis sur les multiples visages de Royaumont au cours de ce long XIX<sup>e</sup> siècle. Les différentes transformations architecturales entraînées par ces activités successives dessinent la silhouette si caractéristique de Royaumont, emblème d'un lieu d'exception.

sous la direction de Jean-François Belhoste et Nathalie Le Gonidec

Préface Denis Woronoff.  
Textes de Jean-François Belhoste, Frédéric Epaud, Françoise Klein, Claude Langlois, Nathalie Le Gonidec, Francis Lemaître, Jean-Michel Leniaud, Elsa Ricaud, Christian Sorrel, Monique Wabont, Jean-Claude Yon

25 €



9 782354 280154

CREAPHIS

Royaumont au XIX<sup>e</sup> siècle

sous la direction de  
Jean-François Belhoste  
Nathalie Le Gonidec

F, Roue Fixe porte poulie

vüe sous la direction de Jean-François Belhoste et Nathalie Le Gonidec

# Royaumont

Les métamorphoses  
d'une abbaye

au XIX<sup>e</sup> siècle

CREAPHIS

sous la direction de  
Jean-François Belhoste  
Nathalie Le Gonidec

# Royaumont

## au XIX<sup>e</sup> siècle

Les métamorphoses d'une abbaye

Préface  
Denis Woronoff

Textes de  
Jean-François Belhoste  
Frédéric Epaud  
Françoise Klein  
Claude Langlois  
Nathalie Le Gonidec  
Francis Lemaître  
Jean-Michel Leniaud  
Elsa Ricaud  
Christian Sorrel  
Monique Wabont  
Jean-Claude Yon

CREAPHIS

## Rendre habitable un monument historique : une gageure pour Vernier

ELSA RICAUD

### Vernier au cœur d'un réseau relationnel local

C'est à Louis Vernier (1825-1913) que revint la charge de restaurer l'abbaye lorsque les religieux entreprirent, en 1864, de s'approprier ce qui s'apparentait alors à une usine textile désaffectée, amputée de son église abbatiale et encombrée des équipements industriels qui avaient fait la gloire de Royaumont dans le premier XIX<sup>e</sup> siècle. Comment cet architecte autodidacte, issu d'un milieu rural modeste, put-il se voir confier un chantier d'une telle envergure ?

Né en 1825 à Viarmes, Vernier côtoya dès son enfance le site de Royaumont où son père exerçait la profession de menuisier alors que la production textile battait son plein. Pour ce fils d'ouvrier, l'apprentissage du métier d'architecte s'opéra essentiellement par la transmission d'un savoir-faire familial puisqu'il intégra l'atelier de menuiserie métallique de son père quand celui-ci s'installa à Beaumont-sur-Oise. Nulle trace de Vernier dans les écoles officielles qui formaient alors les architectes de la région<sup>1</sup>. C'est donc sans qualification particulière, mais initié au travail du bois et doté d'une certaine dextérité dans le domaine des arts graphiques, qu'il s'installa à Beaumont en tant qu'architecte libéral. Il participa dans cette commune à la restauration de l'église Saint-Laurent et édifia la chapelle des Sœurs de Nevers. Homme de piété, il s'entoura peu à peu de religieux locaux et reçut notamment le soutien du prêtre de sa paroisse qui lui dédia un vitrail dans l'église de Beaumont. L'année 1894 marqua finalement la consécration de cette reconnaissance religieuse à l'égard de Vernier qui fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, en signe de reconnaissance de ses « vertus de chrétien éminent et de ses brillantes qualités d'artiste »<sup>2</sup>. L'engagement de cet homme dans la vie religieuse marqua l'ensemble de sa carrière, essentiellement dédiée à la restauration et à la construction de chapelles et d'églises dans l'ancien département de la Seine-et-Oise. Le réseau relationnel de Vernier lui



▲ Louis Vernier à sa table de travail. S. d.  
Photographie ancienne - 29,8 x 39,3 cm

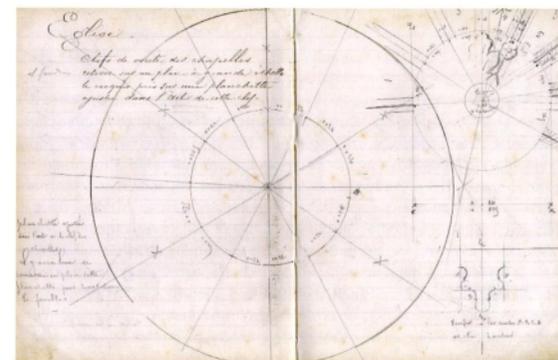
permet ainsi de répondre à des programmes spécifiques et influença la gestion du chantier de Royaumont. Les entreprises retenues en sont l'illustration la plus probante : il s'agissait de modestes structures locales<sup>3</sup>, placées pour trois d'entre elles sous le patronyme de « Vernier ». On peut donc supposer que l'architecte fit appel à des artisans qu'il connaissait, membres de sa famille pour certains. Ces ouvriers étaient étrangers aux grands chantiers parisiens, et certainement dénués des connaissances requises pour restaurer un monument historique. Seul le programme sculpté et la confection des vitraux furent l'objet d'une attention particulière puisqu'on fit appel dans ce cas à des entreprises reconnues de l'actuelle région parisienne<sup>4</sup>. Qui plus est, il s'était instauré une réelle relation de confiance entre l'architecte, les artisans et les sœurs qui participèrent même à certains travaux de second œuvre et de décoration. Plusieurs ateliers furent d'ailleurs installés dans les murs de l'abbaye<sup>5</sup>, et les ouvriers conviés à participer à certaines cérémonies religieuses.

L'origine des matériaux employés par Vernier montre également la dimension locale donnée au chantier<sup>6</sup>. Les différentes variétés de pierre, les composants calcaires et les faïences provenaient par exemple de la vallée de l'Oise, dont les carrières étaient alors largement exploitées. Seuls quelques matériaux réputés (chaux de Beffes, tuile de Bourgogne, faïence de Maubeuge) furent acheminés depuis la province. De nombreux matériaux de réemploi issus de la destruction des anciens bâtiments industriels, tels le bois et la brique, furent utilisés pour le cloisonnement, la réfection des voûtes et des planchers.

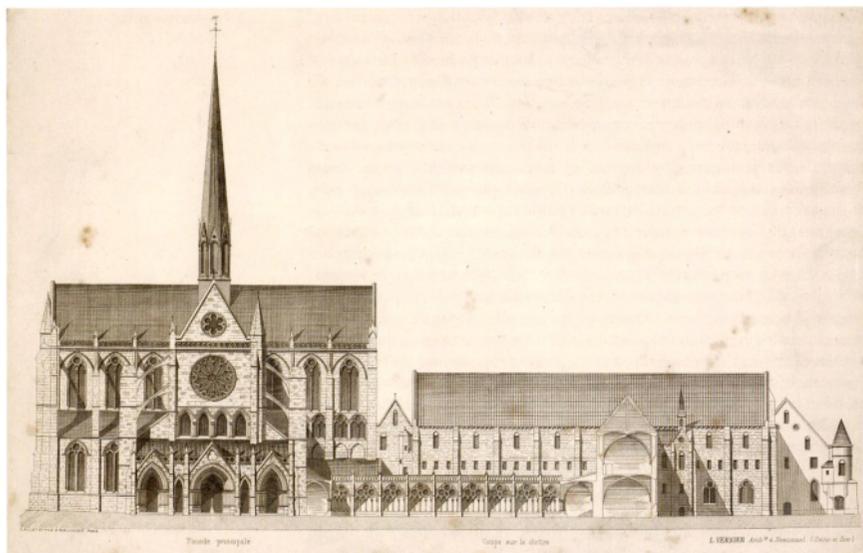
### Méthode de reconstitution d'un architecte autodidacte

Le fonds Vernier déposé à la Fondation Royaumont nous permet de reconstituer la méthode employée par cet architecte face à un édifice ruiné ou disparu. Qu'il s'agisse de restaurations (église Saint-Denis de Nointel) ou de constructions neuves (chapelle Notre-Dame à Asnières-sur-Oise, chapelle des Sœurs de Nevers à Beaumont), certaines réalisations de Vernier montrent qu'il appliqua des façades types à des édifices de nature différente. L'usage de ces façades idéales, qui trouvait sa justification dans la composition et l'ornementation de l'architecture régionale, fut sans doute la cause des critiques féroces prononcées à son égard. Mais au-delà de cette volonté de vouloir conférer aux édifices une unité de style néogothique, c'est l'ensemble de la pensée projectuelle de l'architecte qui était teinté d'idéal. On s'aperçoit en effet que le plan d'un bâtiment civil comme l'école de filles de Baillon à Asnières présente de fortes similitudes avec le plan en croix latine d'une église. Vernier adopta donc des types définis grâce à l'observation de l'architecture régionale qu'il transposa ensuite, en les adaptant, à plusieurs de ses projets.

Les carnets de l'architecte témoignent d'une toute autre méthode mise en œuvre à Royaumont, notamment dans le but de restituer l'église abbatiale détruite en 1792. Si ce projet de restitution n'a jamais été réalisé, il témoigne en tous les cas d'une approche rationnelle singulière dans l'œuvre de Vernier. Cette proposition de restitution s'appuyait sur plusieurs gravures préévolutionnaires qui montraient parfaitement la composition du portail principal mais qui demeuraient peu explicites quant à la représentation de la volumétrie du chevet. Vernier entreprit donc des fouilles qui permirent d'exhumer les substructures des chapelles rayonnantes. Certains croquis témoignent également de sa visite à Longpont, abbatale du XIII<sup>e</sup> siècle dont il se serait inspiré. Mais l'essentiel de l'exercice consista pour lui à analyser l'ensemble des débris archéologiques disséminés sur le site de l'ancienne église de Royaumont, ainsi que la tourelle du transept symboliquement conservée, et les arrachements attenants au cloître. Après une phase d'observation transcrite à l'aide de croquis, il procéda au relevé détaillé de la ruine. Les dimensions monumentales de l'église impliquèrent l'usage de méthodes empiriques<sup>7</sup> ou d'outils plus sophistiqués tel le graphomètre pour la mesure des angles. Vernier utilisa également la photographie qui, associée au relevé des parties basses de la tourelle, lui permit de déduire la hauteur de certains éléments inaccessibles grâce à des règles de proportions. Une fois ces relevés mis au net, il reconstitua l'état original de l'église en utilisant des tracés géométriques régulateurs. Puis il vérifia sur le terrain ses hypothèses en simulant physiquement les différents



◀ Restitution de la clé de voûte de l'église abbatiale. Carnet de Louis Vernier. S. d. Encre et crayon - 23 x 26 cm



organes de l'édifice comme les clés de voûte<sup>8</sup>. Il s'agissait à cette étape d'établir une restitution par partie, c'est-à-dire à partir des fragments retrouvés. La reconstitution ne devint finalement cohérente qu'après la validation de ses hypothèses, lorsqu'il restitua graphiquement la façade insérée dans le contexte général de l'abbaye. Ses carnets nous apprennent par ailleurs qu'il aurait utilisé la maquette en plâtre comme outil de conception, s'inspirant des modèles de la galerie des moulages du Trocadéro.

Les Sœurs de La Sainte-Famille n'avaient pas l'intention de reconstruire l'église abbatiale. Vernier mena donc cette expérience de restitution comme un simple exercice, détaché de toute contrainte programmatique ou budgétaire. En proposant une des solutions possibles à l'équation imposée par les débris épars, il montra de quelle manière un architecte usant de façades-types pouvait aussi mener une restitution exemplaire, basée sur une analyse scientifique et rationnelle de l'existant.

▲ **Restitution de l'abbaye et de l'église abbatiale. Coupe nord-sud.** Louis Vernier. S. d. Lithographie – 36,5 x 27,2 cm

### L'abbaye en chantier : Vernier dans le sillage du Père Fayette

Les projets de restauration ayant réellement abouti (1869-1905) furent d'une tout autre nature, bornés par des contraintes financières, l'avenir incertain de la congrégation, l'évolution en dent de scie des effectifs de novices et un programme complexe prévoyant un noviciat, un hospice pour les sœurs âgées et l'accueil des retraites annuelles. Qui plus est, Vernier dut composer en se plaçant dans la lignée des travaux déjà engagés par les pères Oblats entre 1864 et 1869. En effet, lorsque les Oblats achetèrent l'abbaye en 1864, c'est le Père Fayette, un homme aux qualités d'« architecte » et doté de « connaissances spéciales en architecture du XIII<sup>e</sup> siècle »<sup>9</sup>, qui prit en charge le chantier pour transformer l'abbaye en scolasticat<sup>10</sup>. Vernier prit peut-être part à cette première phase de travaux, mais il n'eut alors qu'un rôle d'exécutant et s'exprima à plusieurs reprises sur les décisions prises par le Père Fayette, qu'il estimait douteuses. La priorité des pères fut de démolir des bâtiments industriels et de revendre les machines. Le cloître retrouva peu à peu sa physionomie (destruction de la conciergerie, aménagement du préau) et on remplaça le comble en appentis de la galerie sud par un toit-terrasse bétonné. Le bâtiment des moines fut débarrassé de la roue hydraulique et les Oblats reconstruisirent la salle du chapitre selon un plan délibérément différent. Ils s'attachèrent également à restituer la chambre de Saint Louis, salle à haute portée symbolique située au premier étage. Dans l'ancien réfectoire, le plancher intermédiaire fut démonté, la chaire restituée et la travée sud sans doute restaurée. Puis les anciennes cuisines furent compartimentées pour répondre à de nouveaux besoins d'espace servant. La restauration rapide du bâtiment des convers permit enfin de loger à moindre frais un grand nombre de personnes : l'ancien passage de l'abbé fut définitivement obturé et permit de relier les six nouvelles salles au nord et les pièces de stockage de bois au sud. A l'étage, les pères modifièrent simplement la position du couloir qui desservait les chambres. Cette première campagne de travaux menée sous la houlette du Père Fayette ne doit donc pas être minimisée : elle eut pour objectif d'effacer le passé industriel de l'abbaye et de restituer les salles historiques riches de sens pour ses nouveaux hôtes. Faute de temps et d'argent, la plupart des projets oblats ne purent être achevés (affectation des salles provisoire), mais les travaux de démolition permirent de constituer une quantité de matières premières non négligeable (bois, briques) qui furent réutilisées pour la suite du chantier. En lançant des travaux d'envergure sur plusieurs fronts et de manière peu réversible, les Oblats tracèrent finalement une ligne de conduite que Vernier ne pouvait ignorer lorsqu'il prit réellement la direction du chantier à partir de 1869, année de la passation de l'abbaye des Oblats aux Sœurs de La Sainte-Famille.



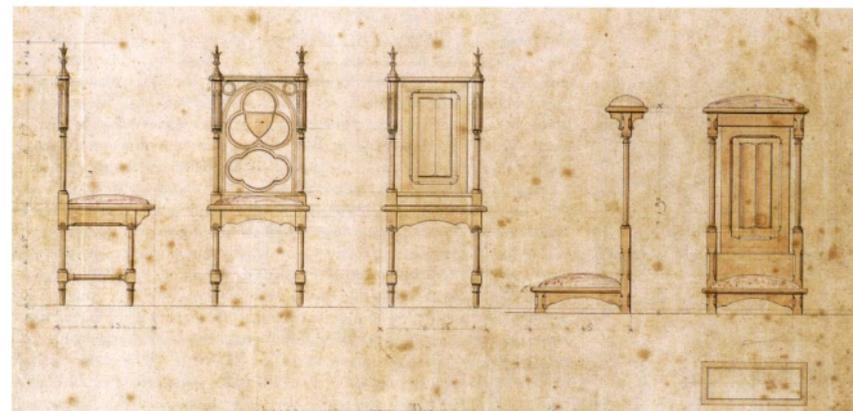
Vernier acheva d'abord le chantier oblat [1869-1878] puis s'attacha à améliorer le confort quotidien des sœurs [1878-1905]. Dans le cloître, il reconstitua la galerie est à partir des fondations en place et généralisa l'emploi des toits-terrasses aux trois autres galeries. Il restaura l'ensemble des maçonneries : certains chapiteaux restèrent à l'état de pierre épannelée tandis que les murs reçurent un enduit figurant des assises de pierres factices. Il tenta également une restitution des remplages des arcatures du cloître à partir de vestiges archéologiques découverts fortuitement. Le bâtiment des moines devint le lieu d'enseignement et de résidence du noviciat. Chaque salle reçut alors le nom d'un saint. L'ancien passage de la roue hydraulique devint ainsi le passage Saint-Joseph et menait au grand vestibule dans lequel on construisit l'escalier Saint-Raphaël, une œuvre néogothique monumentale. Au premier étage, on acheva la restauration de la cellule Saint-Louis et on aménagea les cellules individuelles et collectives des sœurs. Les deuxième et troisième étages accueillirent les dortoirs des novices. La volumétrie du chaufferie fut par ailleurs profondément modifiée pour y installer la sacristie et l'infirmerie et ce au détriment de voûtes médiévales et d'un escalier Renaissance. La restauration la plus emblématique fut celle de l'ancien réfectoire que Vernier aménagea en chapelle : il installa une tribune en bois, posa un lambris sur tous les murs, un parquet de chêne dans la nef et de la faïence dans le sanctuaire. L'ensemble du mobilier en bois fut également dessiné par l'architecte et on fit réaliser de nouveaux vitraux représentant les

▲ **Restitution du cloître.** S. d.

Les restaurations du cloître : culots épannelés, enduits et remplages dans la galerie est. A l'extrémité de la galerie, se trouve le christ de bronze offert par le ministre du Commerce et des Beaux-arts aux Sœurs de l'Espérance de la rue de Clichy à Paris, en remerciement de leurs soins dévoués aux blessés pendant le siège de Paris en 1870-1871 et donné par la Mère Supérieure au noviciat.

▶ **Sculpture de la Sainte Famille dont la composition est attribuée par les religieuses au « statuaire Potel » de Nantes.**

Louis Vernier. S. d.  
Il s'agit sans doute de J.-J. Potel, qui a publié *La Bretagne*, chez P. Sebire en 1840. Cette statue ornait le chœur de la chapelle.  
Encre sur calque - 54 cm x 39 cm



différentes œuvres de la congrégation. On aménagea par ailleurs le comble de cette chapelle en dortoir puis en lingerie. Dans les cuisines, Vernier acheva le chantier oblat : la salle voûtée fut bientôt partitionnée pour accueillir la cave, la laverie et les dépenses tandis que l'étage servait à la célébration de la « prise d'habit » des novices. La ruelle des convers fut par ailleurs obturée au sud par un corps de bâtiment étroit dans lequel on construisit l'escalier Saint-Gabriel. Le bâtiment des convers accueillit quant à lui plusieurs salles provisoires pendant la restauration du bâtiment des moines. On y installa au rez-de-chaussée les parloirs, une chapelle de fortune et le réfectoire des sœurs, et on dédia l'étage aux salles d'enseignement et aux chambres privées des Supérieures. Vernier entreprit également une campagne de restauration de la charpente médiévale dans sa partie centrale qui menaçait de s'écrouler. Cette volonté de conserver *en souvenir* une des fermes médiévales, et de manière plus générale la volonté de réutiliser la pierre employée au XIII<sup>e</sup> siècle pour la construction de l'abbaye, la recherche de matériaux de qualité et le respect de la spécificité des roches, placent Vernier dans la continuité des recommandations formulées par Mérimée et Viollet-le-Duc<sup>11</sup>. Mais le grattage des maçonneries, l'emploi systématique d'enduits et l'utilisation, aussi sporadique soit-elle, du métal (planchers, renforts de charpente) et du béton (terrasses) à des fins économiques, sont autant de pratiques dénoncées par les professionnels des Monuments historiques de l'époque.

▲ **Modèles de chaise et de prie-Dieu.**  
Louis Vernier. S. d.  
Encre sur papier - 42,5 x 33,5 cm

### Une architecture de « l'entre-deux » : analyse des espaces de transition



Les plans issus du fonds Vernier pourraient laisser croire, de par leur caractère segmentaire et décontextualisé, que l'architecte a réalisé une restauration sans cohérence ni projet d'ensemble. La réalité est tout autre dès que l'on étudie son intervention sur les espaces de transition qu'il redéfini intégralement. Ces circulations, sortes d'espace de l'« entre-deux » étaient dédiées à six fonctions différentes, parfois associées : la méditation, la liaison, la séparation, la réception, la surveillance et la procession. On pénétrait dans l'enclos du monastère par l'unique porterie surveillée au nord, pour traverser ensuite les dépendances<sup>12</sup> et parvenir enfin à l'entrée du noviciat située au nord-ouest du cloître. Trois passages secondaires donnaient accès aux jardins de l'abbaye. Placés sous la protection d'un saint (Joseph, Augustin, Paul), ils marquaient l'ultime séparation entre le monde extérieur et l'espace sacré de l'abbaye. Notons deux autres éléments emblématiques de l'intervention de Vernier : les deux escaliers en bois monumentaux de Saint-Raphaël (bâtiment des moines) et de Saint-Gabriel (au sud de la ruelle). Au-delà de leur utilité fonctionnelle, ces escaliers, associés à de plus ou moins vastes vestibules, faisaient office d'antichambre. Les circulations dédiées à la méditation, et plus particulièrement les quatre galeries du cloître, furent par ailleurs l'objet de toutes les attentions. Il s'agissait en effet de protéger ce cœur de l'abbaye du mouvement incessant des quelques deux cents sœurs et novices qui vivaient là. C'est sans doute pour cette raison que Vernier doubla les galeries du cloître en intégrant un espace de circulation dans toutes les salles de l'aile sud (cuisines, chapelle, sacristie). Ce procédé fut également appliqué à la galerie ouest du cloître à laquelle fut adjointe le cour Saint-Jérôme et le vestibule Nazareth. Le cloître était donc entouré de deux circulations parallèles : une pour la méditation et l'autre pour le service. Le premier étage fut marqué par cette même volonté de vouloir épargner les salles principales des déplacements parasites : l'ensemble des dessertes fut ainsi rejeté à l'extérieur des bâtiments, sur les toits-terrasses surplombant le cloître. Certaines circulations furent par ailleurs ajoutées par les sœurs dans le but de surveiller les salles d'enseignement, comme ce corridor bétonné traversant le bâtiment des moines et surplombant, sur toute leur longueur, les salles du noviciat. Le système des circulations ne se limitait guère aux murs de l'abbaye : l'ensemble de l'enclos et des dépendances fut organisé et mis en scène pour accueillir des processions religieuses. Lors des retraites, le cortège se déployait ainsi depuis la chapelle et le cloître pour gagner, selon un parcours bien défini, les différents lieux sacrés de l'abbaye et des jardins : grotte de Notre-Dame, île de la Vierge, statue de saint Antoine...

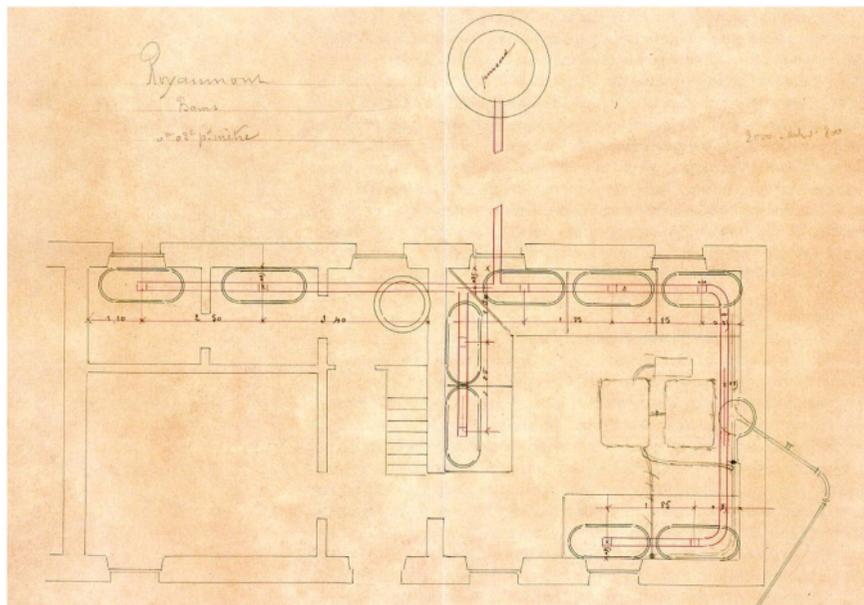
▲ La porterie, construite par Vernier, à l'entrée de l'enclos de Royaumont. À gauche se trouve la maison rose, convertie en orphelinat après la guerre de 1870.  
Détail d'une carte postale, début XX<sup>e</sup> siècle.

C'est vers 1900 que l'organisation spatiale de l'abbaye prit sa forme finale et aboutie, après trente-cinq années de restaurations qui donnèrent toute sa cohérence au projet de Vernier. Car pendant toute la durée du chantier, l'affectation des salles fut provisoire et la présence d'ouvriers – et plus généralement d'hommes – impliqua une redéfinition permanente de l'espace sacré. Ainsi, lorsque les travaux se portèrent sur le bâtiment des moines, la vie de l'abbaye se recentra autour du bâtiment des convers, puis autour du réfectoire transformé en chapelle lorsqu'à son tour le bâtiment des convers fut restauré. A chaque campagne de travaux, les sœurs trouvèrent donc un nouvel équilibre, tournant en quelque sorte le dos aux salles « opérées ». Vers 1900 s'acheva donc cette longue période pendant laquelle l'abbaye était devenue un noviciat à géométrie variable. Le monastère fut à nouveau centré sur son noyau sacré primitif : le cloître.

### Quand la modernité s'insère dans l'édifice

La spécificité du programme du noviciat, impliquant une vie commune réglée, une certaine promiscuité et la nécessité de garantir à chacune l'isolement nécessaire à la méditation, amena Vernier à associer, dans un même projet de restauration, spiritualité et besoins physiologiques. Espace et corps furent déterminants pour cet architecte qui tenta ainsi d'introduire, non sans difficulté, confort et hygiène dans un monument du XIII<sup>e</sup> siècle. Si la création de salles d'eau et de sanitaires fut planifiée dès 1870, on remarque cependant une nette amélioration du confort à partir des années 1875, alors que les équipements proposés se modernisaient.

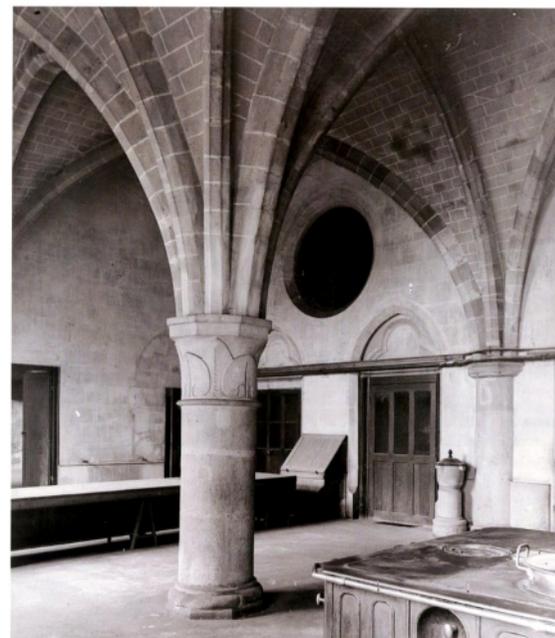
Pour l'acheminement de l'eau, trois types de circuits hydrauliques furent utilisés<sup>13</sup> : l'eau des rivières servait au jardinage et permettait la rotation de la roue des anciennes latrines ; cette roue actionnait une pompe grâce à laquelle on acheminait l'eau du puits dans des réservoirs situés dans les combles. Cette eau était ensuite redistribuée dans les sanitaires et les salles d'eau. Enfin la fontaine Saint-Louis, située à 3 kilomètres de Royaumont, alimentait les cuisines et la pharmacie. La qualité des aménagements sanitaires dépendait, à l'image des « espaces-nuit », du statut des membres de la communauté. Les Supérieures et les retraitantes jouissaient par exemple de vastes chambres équipées de salles d'eau et d'une cheminée. Les sœurs disposaient de cellules individuelles ou collectives (jusqu'à trois lits) pourvues pour certaines d'un cabinet de toilette. Enfin les novices, qui dormaient dans des dortoirs sous les combles, ne bénéficiaient que de sanitaires communs et de deux lavabos pour une vingtaine de lits. La création de ces équipements collectifs impliqua de lourdes transformations des maçonneries médiévales.



▲ Plan de la salle d'hydrothérapie.  
Louis Vernier, S. d.  
Encre sur calque - 39 x 33 cm

Vernier créa par exemple une colonne sanitaire à la jonction entre le bâtiment des moines et l'ancien chauffoir : sur trois étages, il modifia les planchers en créant en leur centre un puits de lumière qui permit d'aérer l'ensemble des sanitaires grâce à une baie ménagée dans la toiture. D'autres aménagements furent plus radicaux encore, modifiant de manière irréversible l'aspect extérieur de l'abbaye : il s'agit notamment des sanitaires et des douches collectives créées à l'extrémité sud de l'ancienne ruelle des convers et encore visibles aujourd'hui. Un bâtiment des dépendances fut par ailleurs dédié à l'hydrothérapie. On y trouvait, outre les neuf baignoires qui servaient à l'hygiène quotidienne, deux douches écossaises offrant une alternance de jets chauds et froids. On peut imaginer que ces équipements qui ne fonctionnaient qu'aux beaux jours avaient, au-delà des vertus médicinales, une fonction calmante.

La création de l'infirmierie à l'étage de l'ancien chauffoir montre également la volonté des sœurs de séparer espaces sain et malsain. Cette salle fonctionnait en effet de manière autarcique par rapport au reste de l'abbaye : deux étages reliés par un escalier indépendant constituaient un microcosme équipé de chambres, d'une cuisine et d'une salle à manger pour les malades. Une autre infirmerie « hors les murs » accueillait dans les dépendances les sœurs souffrant de maladies contagieuses. Au-delà de ces préoccupations hygiénistes prenant en compte la santé, la ventilation et la propreté, Vernier dota l'abbaye d'un certain confort qui, même s'il resta tout relatif, améliora le quotidien des sœurs. Il installa ainsi à partir de 1872 des calorifères dans les pièces



◀ La cuisine du noviciat aménagée dans l'ancienne cuisine des moines.  
Photographie de Félix Martin Sabon, S. d.

les plus froides et introduisit l'électricité vers 1899. La cuisine et l'étuve furent également alimentées en eau chaude à partir de 1885, date à laquelle les sœurs installèrent un imposant fourneau en fonte. La mise en place de ces équipements ne put se faire qu'au détriment de la sobriété et du dépouillement des lieux. Mais en les condensant dans les espaces servants pour lesquels, « si l'œil n'est pas satisfait, on a du moins visé à la commodité »<sup>14</sup>, Vernier préserva l'apparence des salles les plus emblématiques.

Si l'œuvre de Vernier à Royaumont fut qualifiée en des termes élogieux par les sœurs et les autorités religieuses de l'époque, les critiques formulées par les professionnels n'en demeurèrent pas moins virulentes. Vernier contribua certainement à rendre à l'abbaye son caractère sacré – il fit même preuve d'une certaine finesse analytique pour concilier vie de chantier et recueillement pendant ces quarante ans de remaniement – mais il prit aussi quelques décisions dévastatrices pour parvenir à adapter les murs médiévaux aux besoins modernes des sœurs. L'essentiel des commentaires formulés à l'époque fut orienté sur le passé médiéval de Royaumont, ce qui éclipsa finalement longtemps l'ampleur des travaux entrepris par Vernier. Mais certains actes furent plus parlants que les mots, comme le refus de classer l'abbaye en 1904. La raison invoquée : « Une direction peu compétente qui dénatura bien des choses par un rajeunissement excessif. »<sup>15</sup>

1. Il ne figure pas dans le fonds des anciens élèves de l'école des Beaux-Arts [AN. AJ<sup>52</sup>] ni dans celui de l'école des Arts décoratifs [AN. AJ<sup>53</sup>], ni dans celui de l'école des Arts et Métiers.

2. Extrait du *Moniteur de Rome*, s.d. [AFR, fonds Vernier].

3. Informations sur les entreprises livrées par les carnets de Vernier, les séries de prix et les devis [AFR].

4. Cassiani (sculpteur à Paris), Froc-Robert (sculpteur à Beauvais), Levêque (verrier à Beauvais) mais aussi Potel (sculpteur à Nantes).

5. On recense un atelier de menuiserie et de serrurerie ainsi qu'une lampisterie.

6. Voir la cartographie des matériaux employés : Ricaud E., *La Restauration de l'abbaye de Royaumont (1864-1905) : ambitions versus restrictions*, Mémoire de master, vol. 2, pp. 53-54.

7. Vernier mesurait par exemple les distances horizontales en tendant une ficelle entre deux points.

8. « En prolongement de la ligne du milieu [j'ai] planté là un piquet qui est approximativement l'emplacement de la clé des chapelles rayonnantes. De ce piquet décrivant un cercle de 19 m 15 de rayon, on a approximativement l'extérieur de la fondation des chapelles. » [AFR, fonds Vernier, carnet noir p. 80].

9. Abbé Duclos, *Histoire de Royaumont*, t. II, p. 774.

10. Les travaux entrepris par les Oblats puis par les Sœurs de La Sainte-Famille sont décrits dans les carnets de travaux rédigés par les sœurs [AFR].

11. Mérimée (Prosper), Viollet-le-Duc (Eugène), *Instructions pour la conservation, l'entretien et la restauration des édifices diocésains et plus particulièrement les cathédrales*, 1849, 29 p.

12. On installa dans les dépendances : l'infirmerie, les bains et plusieurs appartements (bâtiment Saint-Pierre), l'aumônerie tenue par les Oblats (villas du petit parc acquises en 1875) et l'orphelinat (« maison rose » située près de la porterie nord construite en 1875).

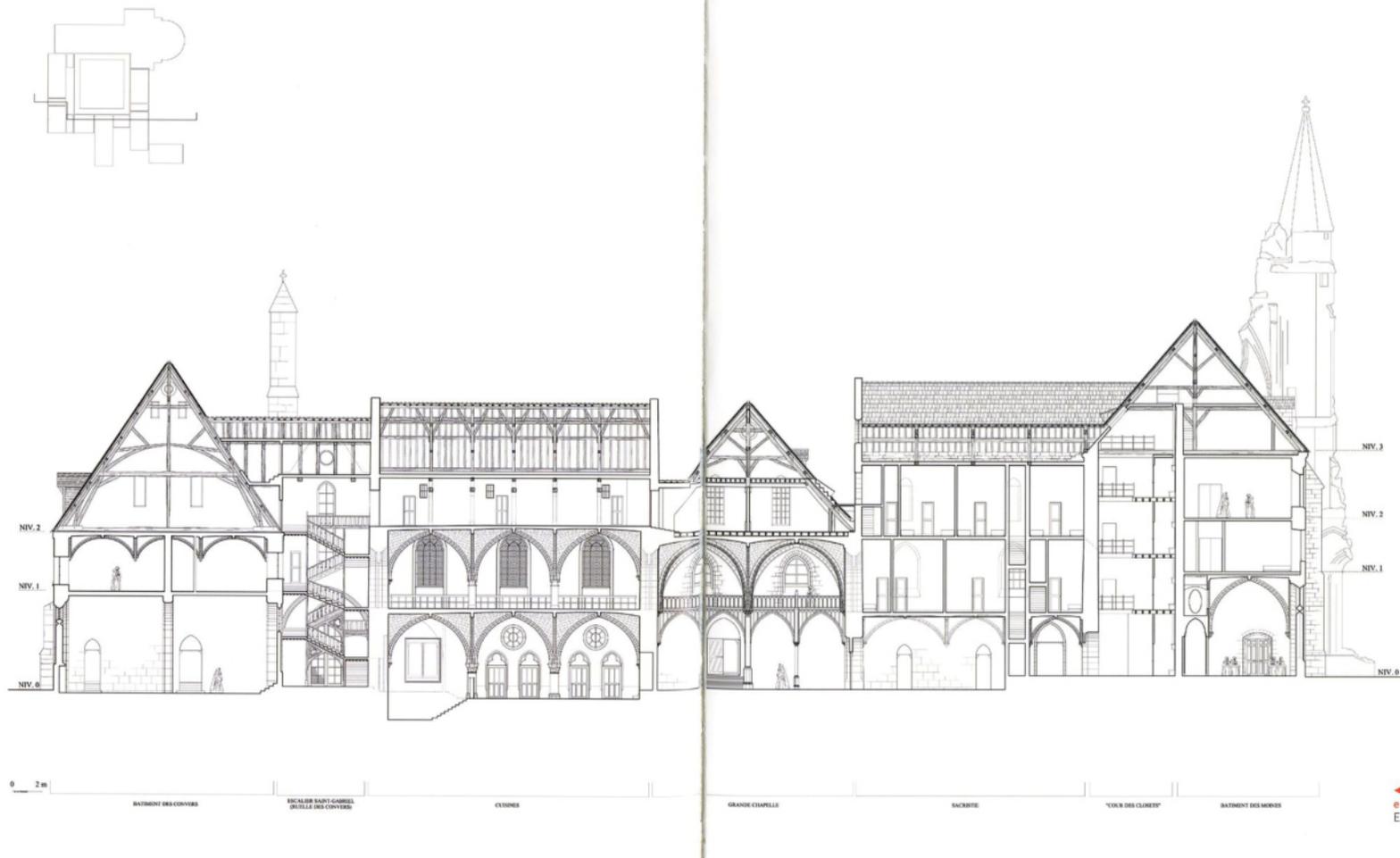
13. Pour les aménagements hydrauliques, se référer aux carnets de notes des sœurs relatifs à la conduite des eaux [AFR].

14. Carnet de travaux « Bâtiment du milieu » [AFR].

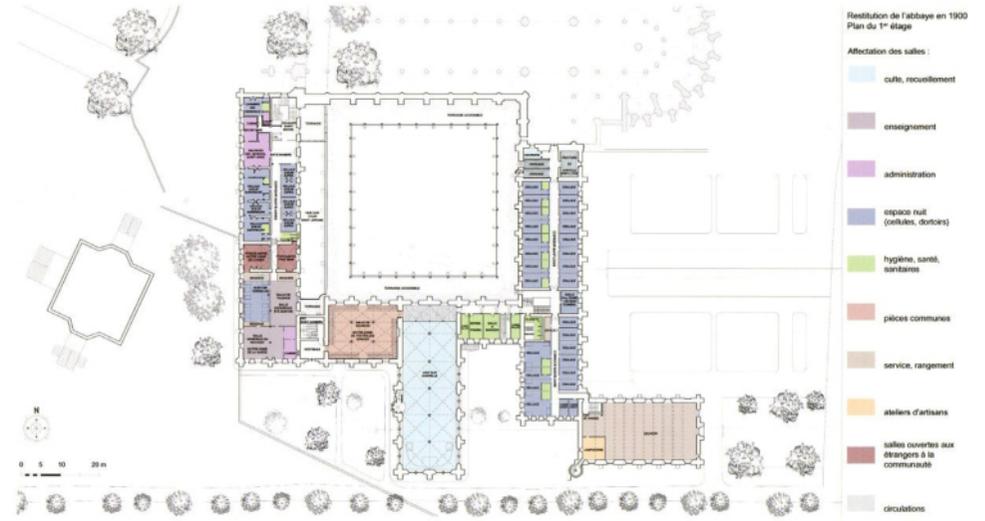
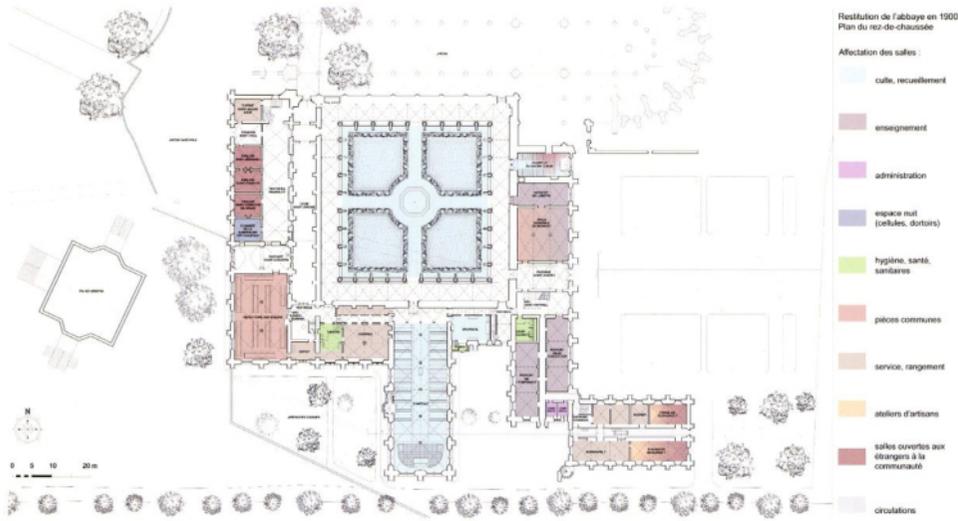
15. Rapport interne de la Commission des Monuments historiques du 29 novembre 1904, médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, doc. 0081/095/0004 n° 0081/095/0017/01.



▲ Plan de l'abbaye et des dépendances à l'époque des Sœurs de La Sainte-Famille. Elsa Ricaud.



Restitution de l'abbaye en 1900. Coupe ouest-est. Elsa Ricaud.



▲ et pages suivantes :  
Restitution de l'abbaye en 1900.  
Plans du rez-de-chaussée, du premier,  
du second et du troisième étage.  
Elsa Ricaud.